

LITTÉRATURE MAGHRÉBINE D'EXPRESSION ARABE

ALGÉRIE

1992, encore une année à profil bas pour les œuvres proprement littéraires. A qui la faute ? Les éditeurs ? Le public ? L'enseignement ? (Les professeurs lisent si peu ! Alors les élèves). Le climat économique, politique, psychologique ? La Bibliothèque Nationale reçoit beaucoup plus d'ouvrages religieux et scientifiques (toutes branches) que d'ouvrages littéraires. La littérature reste le parent pauvre : quelques rééditions, quelques contes pour enfants, de rares créations nouvelles. Nous avons relevé :

4 Romans :

BENQINA 'Umar, *Ma'wâ ġan dūlân* (Foyer Jean Dolent), Alger ENAL, 152 p.

MEFLAH, Muhammed, *Asrâr al madīna*, Alger, ENEAL, 125 p.

HANAWI, Zagīr, *Az-zâ'ir*, Alger, ENAL, 198 p.

BENHADÛQA, 'Abdelhamīd, *Gadan yaûm gadīd*, Alger, Ed. Andalouses, 332 p.

Quelques études littéraires à l'Office des Publications Universitaires, entre autres :

RUMANI Ibrahim, *Al ġumûd fī-š-si'r al 'arabī al ħadīf*, Alger, OPU, 392 p.

Un recueil de proverbes :

BENHADÛQA 'Abdalhamīd, *Amṭāl gaza'iriya*, Alger, ENAL, 330 p.

Proverbes expliqués et commentés.

En ce qui concerne les revues littéraires à signaler :

– la parution d'AL MUSA'ALA, *Revue de l'Union des Ecrivains Algériens*, n° 1, 1991, 220 p., qui consacre un dossier de 200 p. à des études sur le roman algérien de langue arabe ; n° 2-3, 1992, 267 p. qui consacre un dossier sur « significances du texte niveaux de lecture » avec textes d'auteurs à l'appui.

– la parution du n° 5, 1992, 191 p. d'AT-TABYINE, *Revue de l'association culturelle « Al-Gaḥiẓiya »*. Dans ce numéro centré sur les problèmes de la modernité, un article de Omar BELAHCENE (pp. 92-114) ; « L'écriture et la tribune absente : les revues culturelles en Algérie ».

L'auteur, dans son introduction déclare notamment :

« ... La culture algérienne contemporaine n'a encore connu que ruptures, distorsions, tensions, divisions, au lieu de se présenter comme un tissu de liens, d'échanges, de dialogues se déroulant à travers des expé-

riences collectives renouvelées et codifiées, nourries par l'écriture, entreprise dynamique qui reconnaîtrait à l'action culturelle sa valeur et sa dignité, qui intégrerait les hommes de culture à la société et ferait écho aux changements. Il n'existe pas ici de revues spécialisées et libres qui permettent un dialogue intellectuel et social, organisé et permanent, entre les hommes de culture, les lecteurs et la société...».

BENHEDOUGA Abdelhamid (BENHADUQA Abdalḥamīd)

Avec la parution de

- *Amṭāl gaza'iriya*,
- *Gadan ya'ūm gadīd*,

- la traduction en français de « *Djazya et les Derviches* ». L'année 1992 se présente comme « une année Benhedouga ». Aussi présentons-nous une bio-bibliographie de cet auteur et un regard d'ensemble sur son œuvre littéraire, en particulier sur cinq romans.

Biographie : Né le 9/01/1925 à Mansourah (Wilaya de Bordj-Bou-Arreridj).

Etudes : Etudes d'arabe à Constantine (Institut El Kettania), puis à Tunis : Université de la Zitouna (branche littérature) avec obtention du diplôme le plus élevé ; parallèlement, cours de l'Institut du Théâtre Arabe, durant 4 années. A Alger, après l'indépendance, deux ans d'études à la Faculté de Droit, interrompues pour des raisons de santé et des raisons professionnelles.

En français, école primaire et début du secondaire, puis orientation vers le technique, à la suite d'un séjour en France. Diplôme de réalisateur-radio d'une part, et de technicien en matières plastiques d'autre part.

Vie professionnelle et politique. Au cours des études à Tunis, président des étudiants algériens de Tunis, puis responsable au sein du Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques (M.T/L/D.) (P.P.A.) ; jusqu'à la scission du parti (juin 1954). Pendant la guerre de libération, participation à la rédaction de la revue *Al Chabab Al Djazairi*, publié par le ministère de l'intérieur du G.P.R.A ; rédaction d'articles dans *El Moudjahid*, organe du F.L.N. ; participation au programme de « La Voix de l'Algérie », depuis Tunis. A la même époque, contrat avec la radio tunisienne comme réalisateur et producteur ; rédaction de pièces radiophoniques et d'études littéraires, diffusées à partir de Tunis et de quelques autres radios.

Après l'indépendance, successivement :

- coordinateur, puis directeur des programmes de la RTA,
- directeur des chaînes de radio arabe et berbère,
- directeur de la commission d'études pour la production radio-télé-cinéma,
- directeur de la commission de visionnage des films,
- conseiller culturel à la direction générale de la RTA,
- Président du Conseil National de la Culture (25 septembre 1990),

- Membre et vice-président du Conseil Consultatif National (24 avril 1992). Au sein de ce Conseil, président de la commission Education et Formation.

Au cours de toutes ces années, rédaction de plus de 200 pièces radio-phoniques, de quelques scénarios et dialogues de films, et de la quinzaine d'ouvrages que nous citons ci-après.

Bibliographie

1. *Al gazâ'ir bayna-l-ams wa-l-yaûm*.
Essai socio-historique succinct sur la connaissance de l'Algérie. Edité au nom du ministère de l'information du GPRA Tunis, 1959.
2. *Dilâl gazâ'iriyya*.
Nouvelles, Beyrouth Dar Al Hayât, 1960.
3. *Al asî'a a-sab'a*.
Nouvelles, Sté Nat. d'Ed. et de Dif. Tunis, 1962, 150 p.
4. *Al arwâh a-šagîra*.
Recueil de poèmes, Alger, SNED, 1967, 98 p.
5. *Rih al ġanûb*.
Roman, Alger, SNED, 1971, 266 p.
6. *Al Kâtib wa qîṣaṣ uh̄ra*.
Nouvelles, Alger, SNED, 1972, 147 p.
7. *Nihâyatu-l-ams*.
Roman, Alger, SNED, 1975, 286 p.
8. *Bân a-subh*.
Roman, Alger, SNED, 330 p., 1980.
9. *Al gazyîya wa a-darâwîš*.
Roman, Alger, ENAL, 1983, 255 p.
10. *Qîṣas min al adab al 'âlamî*.
Anthologie de nouvelles traduites à partir du français
Alger, ENAL, 1983, 255 p.
11. *Qissa fî Irkûtsk*.
Pièce de théâtre traduite à partir du français
Alger, ENAL, 1985.
12. *Al nasr wa-l-'uqâb*.
Conte pour enfants, Alger ENAL, 1985.
13. *Difâ' 'an fida'in*.
Essai sur le problème palestinien, de Jacques Vergès, traduit en arabe à la demande de l'auteur. (Publié à Beyrouth par les bons soins de l'OLP. Le traducteur n'a connaissance ni de la maison d'édition ni de la date de parution).
14. *Amṭâl gazâ'iriyya*.
Recueil de proverbes expliqués et commentés.
Alger, ENAL, 1992, 330 p.
(Droits offerts gracieusement à l'association pour l'enfance et les familles d'accueil).
15. *Gadan yaûm gadîd*.
Roman, Alger, Ed. Andalouses, 332 p.

Depuis 1988, A. Benhedouga a également écrit quelques nouvelles, publiées dans des journaux ou revues, ou inédites; ces nouvelles font écho aux heures dramatiques vécues par le pays.

Thèmes essentiels de l'œuvre littéraire de A. Benhedouga

- La femme.
- La terre.
- Tradition et modernité, authenticité et ouverture.
- Conflit des générations.
- Rapports entre la ville et la campagne.
- Guerre de libération.
- Emigration.
- Problèmes de la langue et de l'éducation.

Ces thèmes, en particulier dans les nouvelles et les romans, s'inscrivent sur une toile de fond historique et politique qui éclaire événements, conflits et crises. Ces thèmes pourraient d'ailleurs être regroupés sous un des titres suivants : « problème de la liberté », ou « problème du paternalisme politique, social, spirituel, familial ». Le paternalisme qui s'est exercé au cours des trente dernières années s'est emparé de la liberté des individus et a fermé la porte au dialogue constructif. L'écrivain en révèle divers visages au fil du temps.

- Dans *« Le Vent du Sud »*, les événements nous replacent dans le contexte des premiers temps de l'indépendance. La jeune Nafissa se trouve interdite de parole. Symboliquement, le peuple devient muet comme la mère du berger Rabah.

- Avec *« La fin d'hier »*, nous sommes vers la fin des années 60. Là encore, les victimes de l'injustice, comme Orkeya, sont réduites au silence. Au cœur du roman, un dilemme : l'Algérie doit-elle construire son présent et son avenir à partir de zéro, ou bien doit-elle revenir à son passé, le passer au crible et en garder les éléments positifs ?

« ... les gens, d'accord pour faire la Révolution, ne donnaient pas tous à ce mot le même sens. Pour les uns, la Révolution était le retour au passé, aux premiers temps de l'Islam. D'autres, pour restaurer une Algérie ouverte au monde moderne, n'entendaient retenir du passé que les valeurs essentielles. D'autres enfin envisageaient la politique de la table rase : rejeter en bloc le patrimoine ancestral et repartir sur des bases nouvelles... Dans toutes ces considérations, l'opinion du peuple ne pesait pas lourd : on ne consulte pas les peuples analphabètes, on les dirige... » (p. 72).

Bien posée, la question n'est cependant pas tranchée à la fin du livre : nous avons deux chapitres de conclusion.

- *« La mise à nu »*, nous plonge dans l'année 1976, l'année des discussions passionnées soulevées par l'établissement de la Charte Nationale, sous le régime Boumediène. Eclatement de la cellule familiale, conflit des générations, mutation socio-politique... à tous ces thèmes est sous-jacent le problème de la liberté : liberté de la femme, liberté d'expression. Le père de famille qui régit sa maison comme une caserne veut tout contrôler et n'admet aucune contestation.

- Dans *« Djazya et les Derviches »* - au temps du volontariat des étudiants - l'Algérie nous est présentée sous toutes ses dimensions : politique,

sociale, mythique. Djazya, sur qui repose la construction du roman, symbolise l'Algérie : les deux noms - Djazya, Djaza'ir - s'écrivent avec les mêmes lettres. Tout se ligue pour faire de Djazya une éternelle mineure ; une guezzana lui a prédit que ses premiers mariages seraient malheureux : image du cheminement auquel le système politique soumet le pays.

Un autre personnage, Tayeb, représente les Algériens bons et naïfs qui pensaient qu'après l'indépendance les affaires se dérouleraient sans magouilles ni conflits que la fraternité du sang et de la souffrance suffirait à assurer l'entraide fraternelle au temps de la paix.

- A la différence des 4 premiers romans, qui ponctuent les étapes de l'après-indépendance, *«Demain, un nouveau jour»* renoue avec un temps plus ancien, nous fait revivre les drames et les espoirs des années 30 (centenaire de la colonisation française). Mais cette période nous est présentée à travers le regard d'une vieille femme qui, au terme de sa vie, a pu suivre encore l'évolution des années 80. Les espoirs de sa jeunesse sont loin d'être comblés, elle a été témoin des émeutes d'octobre 1988 ; d'où, après de multiples déceptions, l'aspiration à un nouveau lendemain.

Cette héroïne, Messaouda, veut faire de l'histoire de sa vie un récit à la hauteur des *«Mille et Une Nuits»*. Aussi fait-elle appel à un écrivain qui pourra redonner «en couleurs» ce qu'elle lui confie «en noir et blanc», et ordonner ses divagations incessantes. Elle était belle et séduisante en ces années 30 marquées par l'oppression, le refoulement, les tabous, le manque de liberté ; elle a connu la lutte de libération où se sont engagés son fils légitime (mort martyr) et ses fils «illégitimes» (dont l'un est devenu ministre). Elle jette maintenant un regard désabusé sur l'état des choses et des personnes :

«... Octobre m'a délié la langue ! Octobre à Alger... Je le voyais venir avant qu'il n'arrive. Les enfants nés contre la volonté de leurs pères devaient inévitablement prendre un jour la parole. Les enfants nés dans les bidonvilles - les palais que leur a construits l'indépendance - devaient finir par ne plus se taire. Il leur était bien égal de voir leurs pierres fracasser les vitres des voitures, des administrations ou des immeubles !... (p. 13).

Comme toutes les autres villageoises, elle a été fascinée par la ville. Mais, au soir de sa vie, elle en revient :

«... S'il te demande de mes nouvelles, dis-lui :... La ville dont elle rêvait n'est que tromperie. Les découvertes faites par les citadins ne leur ont pas apporté le bonheur ; elles les ont enfoncés dans le malheur. Ils se sont donné des chaînes qu'ils ont appelées des lois. Ils assassinent les enfants dès avant leur naissance au nom de l'équilibre démographique ; ils les tuent encore après leur naissance au nom de la sécurité ! Ils construisent des mosquées et les décorent au nom de la religion, tandis que des gens dorment à la belle étoile. La ville n'est pas un rêve, mais un cauchemar. Toutes les lumières y sont artificielles, trompeuses. Tout s'y ligue pour tuer les rêves. L'esprit s'évertue à chercher des vernis pour

maquiller des platitudes. On aspire à bien manger, à faire des prévisions et à regarder des films américains!...» (p. 206).

Si le roman stigmatise les horreurs de la période coloniale, tout en reconnaissant quelques aspects positifs, il rejette aussi la léthargie et le passéisme dans lesquels sont enfermés les gens de la campagne, « que leur Islam formaliste n'empêche pas de vivre dans un animisme peuplé d'esprits et de fantômes ».

L'auteur nous fait entrer aussi dans le monde d'une zaouia, véritable cité, où le meilleur côtoie le pire, et où quelques étudiants clairvoyants commencent à se révolter contre un enseignement sclérosé.

Femme au grand cœur, Messaouda a souffert des tabous. Elle assume courageusement ses propres fautes; elle partage les souffrances de son peuple et de tous les opprimés. Elle revendique la liberté d'expression : « Je dirai tout, absolument tout, puis j'irai à la Mecque laver mes os! ». Son drame personnel rencontre celui de son mari, des jeunes villageois, des résistants et des « collaborateurs : un éventail qui va du docker au caïd, de la tatoueuse à l'étudiant de zaouia.

Messaouda s'interroge aussi sur la « civilisation » apportée par la France, dont les gens de la campagne percevaient la présence à travers les gendarmes (uniforme kaki, képi, fusil).

Dans les cinq romans, nous retrouvons un regard poétique sur la terre, sur la campagne, en rapport sans doute avec les origines paysannes de l'auteur et avec une donnée fondamentale de l'Algérie profonde.

Mais la constante la plus remarquable, dans l'œuvre romanesque de Benhedouga, est peut-être la présence de personnages féminins lucides, généreux, attachants : la jeune Nafissa et la vieille Rahma dans « *Vent du Sud* »; Orkeyya dans « *La fin d'hier* »; Dalila et Naïma dans « *La mise à nu* »; Djaziya et Safia dans « *Djaziya et les Derviches* »; Messaouda dans « *Demain, un nouveau jour* ». A travers ces personnages se dessine une réhabilitation de la femme, qui retrouve sa dignité et prend ses responsabilités.

TECHNIQUE ROMANESQUE

Les trois premiers romans de Benhedouga sont de facture plutôt classique. C'est peut-être voulu face à un public dont l'expérience de lecture est relativement réduite.

Un changement se manifeste dans les deux derniers romans :

– « *Djaziya et les Derviches* » fait preuve de plus d'originalité, d'un certain renouvellement. Le roman est construit sur deux temps, deux rythmes, on pourrait presque dire deux mélodies :

a) le « prélude », le temps de la recherche, des tâtonnements, qui donne la parole à un prisonnier relatant le passé et essayant de le comprendre. Ce premier temps représente l'aspect individuel, psychologique;

b) le deuxième temps est celui du réel et du collectif, dans toute leur intensité et leur éclat.

- Dans « *Demain, un nouveau jour* », les confidences de la vieille Messaouda, à travers un affrontement fait à la fois de provocation et de connivence, nous introduit au plus profond des sentiments et des consciences. De plus, ce procédé conduit à un élargissement : du drame personnel nous passons à celui de toute une génération, la génération des années 30 à laquelle celle des années 80 fournit un contrepoint. Pour la période récente, les vastes épisodes font place à de petites touches acérées, qui cependant en disent long à ceux qui ont vécu ou suivi de près les événements de ces dernières années.

En conclusion, nous pourrions citer quelques phrases de la réponse adressée par Benhedouga à un étudiant qui en 1985 l'interrogeait sur la problématique de ses romans :

« Je tente moins d'apporter une réponse que je ne m'efforce de poser les problèmes fondamentaux dont la solution permettra, à mon avis, de sortir du sous-développement sous toutes ses formes... J'ai voulu attirer l'attention sur le fait que l'Algérie n'est pas née de l'indépendance... mais que ses racines remontent jusqu'à la préhistoire, de même que sa position géographique remarquable, avec ses prolongements spirituels et linguistiques, la place dans le cortège des nations méditerranéennes antiques. Voilà ce que j'ai voulu dire, comme j'ai voulu dire aussi que ce passé glorieux, dont nous sommes fiers et que nous vénérons, ne doit pas être pour nous une prison, ni une entrave à notre marche vers l'édification de l'avenir tel que nous l'imaginons, nous, les enfants de cette génération, et non pas tel que l'imagineraient nos ancêtres... En un mot, nous aimons le passé comme enracinement et non comme aspiration... »

Marcel BOIS

MAROC

Nous avons recensé, pour l'année 1992, les publications suivantes :

I. Poésie

- * AHRĪF al-Mahdī, *Tarānim li-tasliyat al-baḥr*, Rabat, s. éd., 94 p.
- * al-°ALAWĪ Nāṣir, *Niṣf al-ḥilm yasrid niṣfahu al-āḥar*, Casablanca, Naḡma, 57 p.
- * BENNĪS Muḥammad, *Hibatu al-farāḡ*, Casablanca, Tubqāl, 97 p.
- * BENTALḤA Muḥammad, *Sadūm*, Casablanca, Tubqāl, 102 p.
- * DARWĪŠ Maḥmūd, *Aḥada °asara kawkaban*, Casablanca, Tubqāl, 111 p.
- * al-DAMNĀTĪ Bensālim, *Qufāz bilā yad*, Rabat, al-Safir, 119 p.
- * al-ĠARRĀḤ Nūrī, *Tufūlat mawt*, Casablanca, s. éd., 127 p.
- * al-ḤARITĪ Muḥammad, *°Uyūn tiwāl al-nahār*, Casablanca, Naḡma, 76 p.
- * al-ḤUTĪ al-Ṭāhir, *Dafātir tulātīyya si°riyya*, Rabat, s. éd., 191 p.
- * LABĪB °Abd al-Qādir, *Kitābāt °alā al-ḡudrān*, Casablanca, s. éd., 107 p.
- * al-SARGĪNĪ Muḥammad, *Al-kā'in al-sabā'i*, Rabat, al-Safir, 67 p.

II. Critique - Etudes

- * IBRĀHĪM °Abd Allāh, *Al-sardiyya al-°arabiyya*, Casablanca, Al-mar-kaz al-ṭaqāfi al-°arabī, 248 p.
- * NĀZIM °Abd al-Ġalīl, *Naqd al-ši°r fī al-Magrib al-ḥadiṭ*, Casablanca, Tubqāl, 164 p.
- * *Tarā'iq Taḥlīl al-sard al-adabī*, Rabat, Manšūrāt Ittiḥād kuttāb al-Magrib, 219 p.
- * YAQTĪN Sa°id, *Al-riwāya wa al-turāt al-sardi*, Casablanca, Al-mar-kaz al-ṭaqāfi al-°arabī, 199 p.

III. Romans

- * FĀDIL Yūsuf, *Celestina*, Casa(1), Naḡma, 145 p.
- * ĠALIB Halsā, *Talāṭat wuḡūh li-Bagḍād*, Casablanca, s. éd., 199 p.
- * ḤALĪFĪ Šu°ayb, *Masā' al-sawq*, Casablanca, s. éd., 88 p.
- * al-MADĪNĪ Aḥmad, *Hikāyat wahm*, Beyrouth, Dār al-ādāb, 176 p.
- * RABĪ° Mubārak, *Rifqatu al-silāḥ wa al-qamar*, Casablanca, s. éd. (2° éd.), 155 p.

(1) Casablanca.

- * ŠUKRĪ Muḥammad, *Al-sûq al-dâḥilī*, Casablanca, s. éd., 127 p. (2^e éd.).
- * ŠUKRĪ Muḥammad, *Zaman al-aḥtâ'*, Casablanca, s. éd., 226 p.
- * ŠUN°ALLĀH Ibrâhīm, *Al-lagna*, Casablanca, °uyûn al-maqâlât, 119 p.
- * SŪSĀN Muḥammad Sa°id, *Walad al-a°rag*, Rabat, °ukâz, 126 p.
- * TALŪ° al-Muṣṭafâ, *Hubb fī ḥayy al-ṣafīh*, Casablanca, s. éd., 102 p.
- * ZAFZĀF Muḥammad, *Al-ḥayy al-ḥalfī*, Rabat, s. éd., 91 p.

IV. Nouvelles

* al-ṬAWĪL °abd al-salâm, *Madâ'in al-sams*, Casablanca, Manšûrât Ittihâd kuttâb al-Magrib, 89 p.

* ZAYD Ibrâhīm, *Rih al-harhûra*, Rabat, °ukâz, 104 p.

V. Théâtre

* IBN BŪŠITTA al-Zubayr, *Al-ḥaqība wa al-Šaqī°*, Dâr al-manâhil, 136 p.

* al-SIBĀ°Ī Aḥmad al-Bakrī, *Aqzâm taḥt al-mizalla*, Casablanca, s. éd., 78 p.

Notes

Muḥammad ŠUKRĪ, dont nous relevons ici deux titres, est déjà connu pour son roman *Al-ḥubz al-ḥâfī*, traduit en français par Tahar Ben Jelloun (Le Pain nu). Un autre roman devant paraître bientôt, nous remettons à la prochaine livraison une analyse de son œuvre.

Un jeune auteur, TALŪ° Muṣṭafâ, nous semble prometteur, nous attendons la suite de sa production.

Parmi les autres ouvrages recensés, plusieurs ont davantage retenu notre attention :

1. Critique :

°Abd al-Ġalīl NĀZIM, *Naqd al-ši°r fī al-Magrib al-ḥadīf*.

La thèse de 3^e cycle soutenue par l'auteur en 1988 à Rabat est à l'origine du livre. L'auteur propose une relecture de la culture marocaine contemporaine, en particulier une critique de la poésie. Il met en valeur les spécificités du modèle culturel marocain, qui à la fois influence et est influencé par l'ensemble de la culture arabe.

2. Poésie :

1. al-Mahdī AHRĪF, *Tarânim li-tasliyat al-bahr*.

Le recueil comporte cinq ensembles regroupant 49 poèmes. Le texte poétique est composé de plusieurs noyaux caractérisés par une phrase-clé. La mer reste la source essentielle de l'inspiration poétique chez AHRĪF.

2. Muḥammad BENTĀLHA, *Sadûm*.

Le mythe : cette ville de l'ancienne Palestine, connue pour les mœurs dissolues de ses habitants, et que la colère divine détruira par une pluie de feu et de soufre. Bentalha choisit pour son recueil le titre d'un poème (page 24). Il « punit » la langue ancienne en détruisant le sens courant. Le recueil se veut une transgression de l'ordre établi, et les titres paraissent souvent sans rapport avec le texte.

3. Romans :

1. Muḥammad ZAFZĀF, *Al-hayy al-ḥalfi*.

Le titre du roman veut exprimer le mode de vie de ce quartier de la banlieue casablancaise, refuge de marginaux chômeurs (Attaoui, Tahar, Jilali, l'instituteur) et prostituées (Fatna, Khadija...). Ils ont fui la campagne, sont rejetés de la ville mais trouvent dans ce quartier la paix. Cette paix dérange l'autorité (le Caïd) qui en vient à multiplier ses rafles; au cours d'une de celles-ci, l'instituteur est accusé de cacher des armes chez Fatna la prostituée. Les policiers n'y ont rien trouvé de ce genre, par contre ils ont découvert un bébé abandonné sous la pluie. Le roman est de type narratif et riche en descriptions de lieux et personnages.

2. Yūsuf FĀDIL, *Celestina*.

Le roman présente une série de scènes liées entre elles, avec de nombreux personnages, dont aucun n'est dominant. L'auteur décrit lui aussi une société marginale, avec ses diversités et ses conflits, sans qu'apparaisse la figure, traditionnelle dans le roman arabe, de l'intellectuel. Si l'autorité est bien présente, elle n'aura pas un rôle d'opresseur (Lakbir le gendarme déserteur).

4. Théâtre :

Zubayr IBN BŪŠITTA, *Al-ḥaqība wa al-ṣaqīʿ*.

Zubayr Ibn Būšitta a regroupé deux pièces de théâtre dans un livre de 136 p. La première, intitulée «Al-ḥaqība» (La valise), a été mentionnée par le Comité de lecture pour le Prix de l'Union des Écrivains Marocains pour les jeunes auteurs. La seconde a pour titre «Al-ṣaqīʿ», La gelée. L'écrivain et critique de théâtre ʿabd al-karīm BARSĪD a dit de cette œuvre : «C'est une expérience courageuse et violente, comme c'est le cas de la vraie création; ou elle est violente, forte et courageuse, ou elle n'est pas». Il ajoute : «Cet auteur accorde une importance équivalente au dialogue et à la réflexion sur ce qui se fait ou ce qui doit se faire dans le théâtre, on verrait même ces pièces transposées au cinéma, tant le style appartient à la fois au théâtre et au roman».

On aura remarqué dans notre liste, en sus du célèbre Maḥmūd DARWĪŠ, deux autres écrivains non-Marocains : l'Iraqien Halsā ĠALIB, et l'Egyptien Ibrāhīm ŠUNʿALLĀH.

Nour CHAËR

La Source, Rabat

avec la collaboration de Fatima BELLAOUI et Francis GOUIN.

N.B. Pour la translittération, nous suivons les normes habituelles, à l'exception du signe ʿ pour la lettre 'AÏN'.

TUNISIE

Voici d'abord la liste des livres à prétention littéraire publiés en arabe par des auteurs tunisiens en 1992.

A) Critique - Essai

1. Études générales

1. GSŪMA al-Šâdiq : *al-Naz'a al-dihniyya fi riwâyat al-Šaḥḥâd li-Nağib Maḥfûz*, Tunis, Dâr al-Ġanûb, 166 p.
2. al-HAMMÂMI al-Ṭâhir : *al-A'mâ al-lâḍi abšara bi-'aqli-hi*, Tunis, s. éd., 68 p.
3. IBN ĠAM'A Bûšûša : *Muḥtârât min al-riwâya al-mağâribiyya*, Carthage, Bayt al-Ḥikma, 2 t., 652 p.
4. al-KILÂNÎ Muṣṭafâ : *Wuğûd al-naṣṣ - naṣṣ al-wuğûd*, Tunis, MTE, 151 p.
5. KRIDIS Noureddine : *Vitamines de sens*, Tunis, Dar al-Nawras, 147 p.
6. al-MABḤŪT Šukrî : *Sîrat al-ġâib, sîrat al-âti*, Tunis, Dâr al-Ġanûb, 167 p.
7. al-MAĠDŪB al-Bašîr : *al-Zarf bi-l-'lraq*, Tunis, 216 p.
8. al-MARRÂKŠÎ Muḥammad Šâliḥ : *Qirâ'ât fi l-fikr al-'arabi al-ḥadiṭ wa l-mu'âšir*, Tunis, MTE, 368 p.
9. MAY Georges : *al-Sira al-dâtiyya* [tr. Muḥammad al-QÂḍî et 'Adballah ŠŪLA], Carthage, Bayt al-Ḥikma, 264 p.
10. al-QÂḌÎ Muḥammad/ŠŪLA 'Abdallah : *al-Fikr al-iṣlâḥî 'inda l-'Arab fi 'aṣr al-naḥḍa*, Tunis, Dâr al-Ġanûb, 182 p.
11. al-SÂHLÎ Hammâdi : *Fuṣûl fi l-târiḥ wal-ḥaḍâra*, Beyrouth, Dâr al-Ġarb al-Islâmî, 431 p.
12. ŠARAF al-Šâdiq : *Wazn al-šîr al-ḥurr fi "Unšûdat al-maṭar"*, Menzel Temime, Abû Wiğḍân, 168 p.
13. al-ṬRÂBULSÎ Muḥammad al-Hâdi : *Taḥâliḥ uslûbiyya*, Tunis, Dâr al-Ġanûb, 193 p.
14. al-ṬRÂBULSÎ Muḥammad al-Hâšmî : *Fî ibdâ' al-Mutanabbî*, Tunis, Abû Wiğḍân, 80 p.
15. al-ṬRÂBULSÎ Muḥammad al-Hâšmî : *al-Ḥayâl wa l-suḥriyya wa l-bunya l-qaṣašiyya fi Risâlat al-ġufrân*, Tunis, Abû Wiğḍân, 117 p.
16. al-WÂD Ḥassîn : *Madḥal ilâ šîr al-Mutanabbî*, Tunis, Dâr al-Ġanûb, 117 p.
17. al-YÜSFÎ Muḥammad Luṭfi : *Kitâb al-matâhât wa l-talâšî*, Tunis, Cérès, 211 p.
18. al-YÜSFÎ Muḥammad Luṭfi : *al-Šîr wa l-šîriyya*, Tunis, MAL, 471 p.
19. al-YÜSFÎ Muḥammad Luṭfi : *Laḥḥa al-mukâšafa al-šîriyya*, Tunis, MTE, 313 p.

2. *Études tunisiennes*

20. al-'ABIDĪ al-Hādī : *Taḥt al-sûr* Tunis, Ben Abdallah, 167 p.
21. BAKKÂR Tawfiq : Préface à *al-Sudd* de Maḥmûd al-MAS'ADĪ, Tunis, Dâr al-Ġanûb, p. 7-33.
22. BLŪZA Muḥammad al-Hâšmī : *al-Su'âl wa l-ṣadâ*, Tunis, MTE, 140 p.
23. *Dirâsât fil-masraḥ al-tûnusi*, Tunis, al-Hayât al-Taqâfiyya, 170 p.
24. ĠABRĪ al-Hādī : *Ġadaliyyat al-tawra wa l-ġasad fi masraḥiyyât al-sudd*, Tunis, Abū Wiġdân, 193 p.
25. ḤRAYYIF Muḥyi al-dīn : *al-Šīr al-ša'bi al-tûnusi*, Tunis, MAL, 267 p.
26. Muḥammad al-'Arûsī al-Maṭwi : *Dirâsât wa šahâdât*, Beyrouth, Dâr al-Ġarb al-Islâmī, 207 p.
27. al-TWÂTĪ Muṣṭafâ : *Ġadaliyyat al-rif wa l-madīna fi l-qišša al-tûnusiyya*, Sfax, Dâr M. 'Alī al-Ḥamī, 176 p.

B) *Nouvelle*

28. 'ABD AL-'ÂTĪ Yûsuf : *Wa ba'd...*, Tunis, Qisas, 102 p.
29. AGÂ Muṣṭafâ : *Aḥâdiṭ ma'a al-Ma'arri*, Tunis, s. éd., 225 p.
30. 'AGĪNA Bûrâwî : *Amwâġ al-ġaḍab*, Sousse, Sa'idân, 127 p.
31. 'AMIR Aḥmad : *Li-kull imra'a ḥikaya*, Beyrouth, Dâr al-Mīna, 157 p.
32. al-'AYÂDĪ Bûbakr : *Ḥikâyat âḥir al-layl*, Tunis, al-Nawras, 134 p.
33. al-FARŠĪŠĪ Rabī'a : *al-Raġul al-ḍubâb*, Tunis, Dâr al-Ġil al-Ġadīd, 107 p.
34. NÂĠĪ Zâfir : *al-Matâha*, Gabès, s. éd., s. d., 68 p.

C) *Poésie*

35. 'ABID Sûf : *Ġinâḥ ḥariġ al-sarb*, Tunis, al-Nawras, 58 p.
36. BŪZĪD Nûrī : *al-Baḥḥâra*, Tunis, Cérès, 59 p.
37. al-FQĪRĪ Muḥammad : *Qirâ'ât fi ġurḥ al-safar*, Tunis, Dâr al-Ġil al-Ġadīd, 37 p.
38. al-ĠASMĪ 'Abdallah Mâlik : *Hâdihi al-ġuṭṭa li!*, Tunis, MTE, 143 p.
39. al-ĠDAYD Naziha : *al-Rasm bi-maḥâr al-baḥr*, Sousse, Sa'idân, 109 p.
40. al-ḤÂĠĠĪ 'Abd al-'Azīz : *Afrâḥ muḥtalisa*, s. l., s. éd., 97 p.
41. al-ḤÂĠĠĪ Luṭfi : *Šarḥa fi waġḥ al-'âlam*, Tunis, Dâr al-Ġil al-Ġadīd, 41 p.
42. al-HAMMÂMĪ al-Ḥabīb : *Hakaḍâ fâta-ni al-âti*, Tunis, MTE, 109 p.
43. al-HÂNĪ al-Tuhâmi : *Umm al-ma'ârik*, s. éd., s. d., 32 p.
44. IBN HILÂL Tawfiq : *Našid al-ġamra wa l-naw'*, Tunis, s. éd. 80 p.
45. IBN YŪNUS Munīr : *Zâd al-'âšiq*, Tunis, al-Šaymâ', 37 p.
46. al-MḤAMMADĪ Hišâm : *A'idni ilâ ḥaġar al-rûḥ*, Menzel Temime, Abū Wiġdân, 80 p.
47. al-MIZĠANNĪ Munšif : *Ḥabbât*, Beyrouth, Dâr al-Ādâb, 112 p.
48. MUḤTÂR Saḥnûn : *Maḥâḍ naḥla*, Tunis, s. éd., s. d., 63 p.
49. al-NAŠRAWĪ Ibrâhīm : *al-Raḥil fil-rûḥ al-suflâ*, s. l., s. éd., 50 p.
50. NU'MÂN al-Hādī : *al-Maġd al-šâ'ir*, Tunis, Umayya, 80 p.
51. ŠMÂDIḤ Muḥammad al-'Arbī : *Ašwâq wa šuġûn*, Tunis, s. éd., 211 p.
52. ŪLÂD AḤMAD : *Ġunûb al-mâ'*, Tunis, Cérès, 85 p.
53. al-ZAWÂLĪ al-Bašīr : *al-Fuṣûl*, Tunis, Dâr al-Ġil al-Ġadīd, 49 p.

D) Roman

54. BÜĞÄH Şalâh al-Dîn : *al-Tâğ wa l-ḥanğar wa l-ğasad*, Le Caire, Dâr Su'âd al-Şabâh, 161 p.
55. al-DARGÜTÎ Ibrâhîm : *al-Darâwiş ya'ûdûna ilâ al-mafâ*, Londres, Riyâd al-Rayyis, 206p.
56. al-ḤAWÂR Frağ : *al-Mu'âmara*, Sousse, Dâr al-Ma'ârif, 341 p.
57. ḤRAYYIF al-Bašîr : *Ballâra*, Carthage, Bayt al-Ḥikma, 273 p.
58. İBN ŞÂLIḤ Muḥammad al-Hâdî : *Alq Al-tawba*, Tunis, Bouzid, 162 p.
59. al-LṬAYYIF Muḥammad : *Qişşat bint al-imâm*, s. l., s. éd., s. d., 168 p.
60. al-ŞÂBBÎ Faḍîla : *al-lsm wa l-ḥaḍîq*, Tunis, s. éd., XXVIII et 191 p.
61. al-YUSFÎ Muḥammad 'Alî : *Tawqit al-binkâ*, Londres, Riyâd al-Rayyis, 302 p.

E) Théâtre

62. DUBB 'Alî : *Qitân*, Tunis, MTE, 142 p.
63. al-FÂRSÎ Muşţafâ et ZALÎLA al-Tiğânî : *al-Bayâdiq*, Tunis, MTE, 128 p.
64. al-WARÇÎ Nûr al-dîn : *İlayki yâ mu'allimatî – Ḥabbat rummân*, Tunis, Dâr Saḥar, 183 p.

*
* *

Le début de cette chronique risque de ressembler à celui de nombre de ses précédentes. Il a trait aux problèmes de diffusion des œuvres littéraires en Tunisie. Le critique, et *a fortiori* le simple lecteur, rencontre toutes les difficultés pour se procurer les livres publiés en Tunisie. Le plus souvent, il est mis au courant des parutions par l'un ou l'autre journal. D'abord cela ne signifie pas que le livre soit disponible et que le journaliste l'ait effectivement vu. Ensuite, au cas où le journaliste a eu en mains le livre, parfois cet exemplaire lui a été prêté et on ne retrouve plus l'heureux bénéficiaire de cet ouvrage. D'autre part, une grande partie des textes littéraires ne sont pas en vente dans les librairies accessibles. Enfin le dépôt légal, si tant est qu'il soit respecté, n'est pas accessible avant au moins un an à la Bibliothèque Nationale. Et je ne parle pas des livres que les Tunisiens publient à l'étranger et qui peuvent nous parvenir après plusieurs années. Il en résulte que les chroniques sont toujours plus ou moins incomplètes.

La censure éternellement

Le problème de la censure n'est toujours pas résolu en Tunisie, malgré le discours officiel (1). Cette main mise du pouvoir sur les moyens d'expression du pays peut même trouver des échos chez quelques intellectuels mercenaires (2).

(1) Ce discours peut se manifester par journaliste interposé. Ainsi Nabil KHOURI, dans *La Presse* du 27 mai 1992, ose affirmer que la fonction de censeur a été supprimée.

(2) Voir en particulier la déclaration largement orchestrée par la presse officielle ou affiliée.

Essai - Critique

La présentation de la critique littéraire dans une rubrique réservée à la Tunisie pose un problème de spécificité. En effet, dans mes précédentes chroniques, je me contentai d'analyser les œuvres critiques consacrées exclusivement à la littérature tunisienne. Or cette production est minime par rapport aux tunisiens qui traitent de la littérature arabe en général d'un point de vue critique scientifique. La liste qui ouvre cette étude en est la preuve évidente. D'autre part, l'ajout de cette liste permet à ma chronique de rejoindre celles de l'Algérie et du Maroc qui citent ce genre de livres. Il faut reconnaître que cette liste contient des ouvrages d'une remarquable tenue et la réputation des professeurs tunisiens a dépassé largement les frontières du pays.

Le livre de Mohamed Marzouki sur la littérature populaire a été rédigé en 1965 et publié deux ans plus tard (3). Depuis cette date, de nombreux poèmes oraux en langue dialectale ont été sauvés. C'est donc à partir d'un corpus considérablement augmenté que Mohieddine KHRAIEF a pu travailler pour présenter une monographie sur la poésie populaire tunisienne (4). Il définit d'abord la poésie populaire [p. 11-42], puis il analyse l'image poétique, les thèmes, la poésie amoureuse, le genre *ğurh* en particulier chez Aḥmad al-Mallāk, la description, les mythes et les légendes, la poésie lyrique. Un petit glossaire explique les mots difficiles. Quelque soit l'intérêt d'une telle présentation, il reste limité du fait que l'ouvrage ne contient absolument aucune référence, ni bibliographique, ni index.

La préface de Taoufik BACCAR à la nouvelle édition du «Barrage» de Mahmoud Messadi constitue à elle seule un événement (5). Les faits de la pièce constituent une tragédie, l'aventure des limites (frontières et extrêmes). Elle comporte une ambivalence entre le barrage de pierre dans la vallée et dont le sujet est l'homme, et le barrage du discours dans la terre de l'histoire et dont le sujet est l'écrivain. Qu'est-ce qui sauve le livre du néant? N'oublions pas que dans sa vie l'auteur fut un «constructeur», en tant qu'artisan de la réforme de l'enseignement, entre autres. Le livre obéit à une construction mathématique, comme celle d'un quatrain. Deux volontés s'opposent, celles de l'homme et de la déesse, et le barrage, au milieu, est le lieu de leur litige. Le temps total des faits est de dix mois, mais le texte dure quatre jours, chacun d'entre eux caractérisé par deux heures précises. Ghaylân et Sahabbâ tiennent les rôles du combat entre la lumière et les ténèbres, celui de Prométhée contre Zeus. Ainsi le tragique grec se développe en terre arabe. Il s'agit de la lutte pour le pouvoir sur le monde, le combat pour l'eau. Trois autres personnages féminins complètent le premier quartet : Maymûna, l'amante, représentant l'univers créé, la relation d'avant le contrat social; Mayâra, l'imagination; et la terre. Le deuxième quartet est constitué des suivants : le prophète, porte-parole et exécuteur des basses œuvres de la déesse; le mulet sentencieux, peut-être héraut de l'auteur ou image du lecteur; le loup, voix du malheur; et les pierres,

(3) al-MARZŪQI Muḥammad : *al-Adab al-ša'bi*, Tunis, MTE, 1967, 239 p.

(4) ḤRAYYIF Muḥyi al-dīn : *al-Šir' al-ša'bi al-tūnusi*, Tunis, MAL, 1992, 267 p.

(5) al-MAS'ADĪ Maḥmūd : *al-Sudd*, Tunis, Dār al-Ġanūb, p. 7-33. Sur Tawfiq BAKKĀR, voir AAN 1990, p. 971-972.

formant le chœur antique. Enfin, les partisans sont-ils le prolétariat vaincu ? C'est donc une épopée tragique dans laquelle le héros est l'homme des humains, animé d'une foi allant jusqu'au bout du doute. C'est une pièce de théâtre, donc à écouter. Elle est écrite dans une langue unique, alliant, le patrimoine ancien et l'expression contemporaine. Nous sommes à l'époque des grands barrages. Mais le livre a été écrit au moment où les nationalistes tunisiens commencent à manifester la cohérence de leur mouvement. La pièce a-t-elle encore un sens à l'ère du «désenchantement national», des hésitations de l'université et du «nouvel ordre» américain ?

Du livre collectif publié par la Direction du Théâtre au Ministère de la culture (6), on retiendra spécialement deux études : celle de Mohamed Moument sur «Les tendances et la création théâtrale tunisienne» dans la décennie quatre-vingt [p. 98-128] et celle de Faouzia Mezzi sur «Trente ans de théâtre tunisien : introduction pour une approche sociologique» [p. 130-158]. On peut regretter que cet ensemble ne soit pas accompagné d'une bibliographie plus complète.

Nouvelle – Roman

On connaissait sa littérature militante (7). Et voici que Bouraoui AGINA publie son troisième recueil de nouvelles ; «Les vagues de la colère» (8). Le ton est un peu différent de ses textes précédents, même si on y retrouve les mêmes procédés techniques. La majorité de ces huit nouvelles est écrite à la première personne du singulier, avec des adresses à la deuxième personne. L'ensemble s'en trouve ainsi allégé. Les thèmes sont puisés, en grande partie, au milieu des petites gens ; pêcheurs, fouilleurs de poubelles, les émeutiers du pain [janvier 1984], les mal logés qui luttent contre la présence des rats. L'arrière plan est l'absence de liberté publique ou d'expression. L'ensemble est plutôt pessimiste.

Avec «Histoires de l'aube» (9), Boubaker AYADI poursuit la publication de ses nouvelles commencée voici cinq ans (10). Trois constantes caractérisent ce recueil. D'abord, le ton général de ce deuxième livre est au pessimisme. Ensuite, la réflexion prend habituellement son point de départ dans la réalité concrète et quotidienne de la vie du village. Enfin, l'atmosphère est alourdie par la présence de l'appareil sécuritaire et de ses abus, en particulier la torture.

(6) *Dirisât fi l-masrah al-tûnusi*, Tunis, al-Hayât al-Taqâfiyya, 1992, 170 p.

(7) Voir AAN, 1982, p. 947, repris dans *Aspects de la littérature tunisienne*, Tunis, Rasm, 1985, p. 80-81 ; *Regards sur la littérature tunisienne*, Tunis, Nawras, 1991, p. 68 ; Muḥammad al-Habîb ALWÂN, *al-Hayât al-Taqâfiyya*, n° 36-37 (1985) p. 160-161 et Muḥammad al-Nâgî MŤÎR, *ibidem*, p. 279-283 ; bio-bibliographie dans *Qışaṣ*, 98 (Octobre-décembre 1992) p. 45-63.

(8) 'AĠINA Bûrâwî : *Amwaj al-ğadab*, Sousse, Sa'idân, 1992, 127 p. Voir Kamal BEN OUANES, *Le Temps*, 29 avril 1992.

(9) al-'AYÂDÎ Abû Bakr : *Hikâyat âhir al-layl*, Tunis, Nawras, 1992, 134 p. Voir Faouzia MEZZI, *La Presse*, 15 septembre 1992.

(10) Voir AAN 1986, p. 942, reproduit dans *Études de littérature tunisienne*, Tunis, Nawras, 1989, p. 44 et 59 ; al-Hafnâwî al-MAGRI, *Qışaṣ*, n° 77 (juillet-septembre 1977) p. 53-58 ; BEN BRIK, *La Presse*, 6 septembre 1988.

Ce sont en fait trente petites historiettes, de 3 à 8 pages, que publie Ahmed AMEUR dans : «A chaque femme son histoire» (11). L'auteur est plutôt connu comme homme de théâtre avec, par exemple, *Ḥammā Jridī* en mars 1976 et *Le Souk* en juillet 1980. Ici, il se fait narrateur de différents types de femmes qu'il est supposé avoir rencontrées et avec lesquelles il a entretenu une relation souvent interrompue pendant des années. Les textes sont presque tous construits de la même façon et la typographie permet de distinguer entre la narration du passé et le dialogue actuel.

Rabia FERCHICHI égrène ses nouvelles depuis dix-sept ans (12). Elle se décide à en rassembler dix-sept dans son premier livre : «L'homme brume» (13), opuscule qui ne contient pas de table des matières. Le lecteur trouve là des tableaux, écrits pour la plupart à la deuxième personne du singulier, ce qui en fait des monologues intérieurs déguisés. L'énonciateur entreprend une aventure du souvenir et de la mémoire. Les ingrédients des textes sont presque toujours les mêmes : un livre, des cigarettes, quelques larmes, la pluie, l'évocation de la mer. Tous les signes de ponctuation sont remplacés par des points de suspension et ceux-ci sont également employés abusivement au milieu des phrases : cette accumulation, du début à la fin du livre, rend pénible la lecture des textes.

Quant à Youssef ABDELAATI, né à Monastir le 7 décembre 1958, après un recueil de nouvelles «Le cavalier des ténèbres» bien reçu par la critique (14), il publie cette année un nouveau livre : «Et après...» (15). Dix-sept textes brefs écrits à la première personne. L'énonciation joue d'ailleurs un rôle important dans ces nouvelles. Constamment la question du pourquoi des choses se pose et la présence du narrateur s'observe donc sous bien des formes. Les faits évoqués semblent émaner de la banalité quotidienne, mais le récit leur donne une autre dimension que le lecteur est invité à découvrir.

*
* *

(11) ¹AMIR Aḥmad : *Li-kulli imra'a ḥikāyā*, Beyrouth, Dār al-Mim, 1992, 158 p.

(12) Voir *al-Fikr*, décembre 1975, puis surtout depuis janvier 1987 *al-Anwār*, *al-Ṣadā*, *al-Ṣabāḥ* et *al-Ḥurriyya*.

(13) al-FARŠIŠī Rabi'a : *al-Raḡul al-ḡabāb*, Tunis, Dār al-Ġil al-Ġadīd, 1992, 107 p. Voir *al-Waḥda*, 21 novembre 1992; GHARBI Salah, *Le Temps*, 13 janvier 1993; interview dans *al-Ḥurriyya*, 3 septembre 1992.

(14) ¹ABD AL-¹ĀTī Yūsuf : *Fāris al-ḡalām*, Tunis, Qīṣaṣ, 1985, 123 p. Voir MADĀTINĪ, *al-Ṣabāḥ*, 18 mars 1986; QĀSIM, *al-¹Amal*, 26 avril 1986; KŪNĪ, *al-¹Amal*, 1 janvier 1987; al-MIHRĪ, *al-¹Amal*, 5 et 12 janvier 1987; TARŠŪNA, *al-Ḥayāt al-Taḡātiyya*, 43 (janvier-février 1987) p. 83-88; QŪBĀ A, *Qīṣaṣ*, 75 (janvier-mars 1987) p. 55-63; MAMMŪ, *al-Ṣabāḥ*, 3 juin 1987.

(15) *Wa ba¹d...*, Tunis, Qīṣaṣ, 1992, 102 p. Voir interview dans *al-Ṣabāḥ*, 10 avril 1992; article dans *al-Ṣabāḥ*, 2 juin 1992; al-ĠLĀTī Maḥbūba, *al-Ḥurriyya*, 8 octobre 1992, Salah GHARBI, *Le Temps*, 17 mars 1993; BIL-¹TAYYIB Nūr al-Din, *Qīṣaṣ*, 98 (octobre-décembre 1992) p. 64-67.

Décédé depuis dix ans, Béchir KHRAIEF (16), à la fin de sa vie, ne croyait plus à la parution de son roman *Ballâra* (17). L'éditeur raconte l'histoire, la composition et la richesse du manuscrit. A son avis, il s'agit du premier véritable roman tunisien, composé par l'auteur dans les années cinquante. Il montre son intérêt pour la Tunisie profonde, le rôle historique de la femme dans le pays, le respect précis de l'histoire : l'imaginaire vient simplement en combler les vides. Le roman a pour toile de fond l'alliance musulmane turco-tunisienne contre les Espagnols à la fin du seizième siècle, plus exactement entre 1569 et 1573. Une grande partie du texte contient des descriptions précises de la situation, de la vie et des travaux de la population, ainsi que des événements politiques de l'époque. Manifestement, l'auteur veut montrer comment l'Islam a pu souder différents groupes en vue de faire retrouver à la Tunisie sa dignité.

Le roman est inachevé et l'éditeur a respecté au maximum l'état des manuscrits qu'il a trouvés. Ainsi on peut se rendre compte, avec assez de précision, du travail de la création littéraire à travers les différents stades des chapitres. On voit aussi le rapport s'établir entre le récit et les dialogues. Un autre aspect intéressant est le choix de la langue. Dans ce brouillon, en effet, l'éditeur a trouvé un certain nombre de mots ou d'expressions en français, montrant comment l'auteur, en attendant de trouver le mot juste en arabe, laissait la trace de son idée, même si celle-ci lui venait en français. Par exemple : barbotent, confortablement, huer, vexant, exultant, agilité féline, se tordre de rire, avoir écumé le parage, extase etc... On pourrait rapprocher ce fait de ce que nous savons de Mahmoud Messadi, dont le premier jet de certains textes a été d'abord publié en français.

Au cours de la rédaction de son roman, Béchir Khraief a eu l'idée de développer un nouveau texte autour d'un personnage. C'est le cas, en particulier, de l'esclave noir Barg Ellil, devenu depuis le héros d'un roman indépendant (18) et maintes fois cité dans le présent texte [p. 35, 114, 144, 154, 183].

Le titre du roman, *Ballâra*, vient du prénom de l'héroïne, fille du sultan hafside de Tunis Hamida. Elle apparaît la première fois à l'occasion du pèlerinage annuel à Sidi Ali al-Hattâb, dans la banlieue de Tunis. On la destine en mariage à Muḥammad, fils du Eulj Ali sultan d'Alger. Elle refuse cet arrangement, mais tombe amoureuse du prétendant qui se déguise en marchand de légumes en face de la maison où vit Ballâra. Ce roman de cape et d'épée est plein d'aventures rocambolesques que vit surtout l'héroïne. Son acte d'éclat est d'aller à Istanbul demander l'aide des Ottomans pour bouter hors de Tunisie les Espagnols que son propre père avait fait venir pour le remettre sur le trône.

(16) Voir AAN, 1980, p. 1122, repris dans *Aspects*, p. 64 et 158; AAN, 1986, p. 952-953, repris dans *Études*, p. 57-58. La bibliographie sur cet auteur est considérable. Je me contente de l'essentiel : *Qīṣaṣ*, n° 63 (janvier 1984) 175 p.; MAHFŪZ Muḥammad : *Mu'ḡam al-mu'allifin al-tūnusiyyin*, Beyrouth, Dār al-Ḡarb al-Islāmī, t. V, 1986, p. 211-216; al-ZMIRLĪ Fawzi : *al-Kitāba al-qasaṣiyya 'inda al-Baṣīr Ḥrayyif*, Tunis, MAL, 1989, 428 p.; al-KILĀNĪ Muṣṭafā : *Iskālīyyāt al-riwāya*, Carthage, Bayt al-Hikma, 1990, p. 48-56 et passim.

(17) ḤRAYYIF al-Baṣīr : *Ballâra*, (éd. Fawzi al-ZMIRLĪ), Carthage, Bayt al-Hikma, 1992, 273 p. Voir interview posthume dans *al-Ṣabāḥ*, 18 février 1992; Jalila HAFSIA, *La Presse*, 2 juin 1992; Muḥammad IBN RAḠAB, *al-Ṣabāḥ*, 5 juin 1992; Kamel BEN OUANES, *Le Temps*, 10 juin 1992; Ḥassūna Miṣbāḥi, *al-Ṣabāḥ*, 30 juin 1992.

(18) *Barg al-lil*, Tunis, SNED, 1961, 148 p.; 2^e éd., Tunis, Bou Slama, 1967, 165 p.

Le récit ne se termine pas par le mariage des deux jeunes héros. Alors que son prétendant est installé sur le trône de son père, Ballâra part à Istanbul... où ils se retrouvent quinze ans plus tard pour constater le caractère éphémère du bonheur.

*
* *

La parution la même année de ses deux premiers romans avait propulsé Frej LAHOUAR sur le devant de la scène littéraire (19). Mais la réaction mitigée de la critique et du public l'avait incité à observer un temps de réflexion. C'est dire combien était attendu son nouveau livre : «Le Complot» (20).

Cette fois encore, il n'a pas choisi la solution de facilité. En effet, le livre commence par une annonce, une dédicace, un préambule, un avertissement et un pré-texte. D'autre part, il a voulu l'artifice du manuscrit rédigé par un autre et publié par le présent auteur. Enfin non seulement deux de ses héroïnes portent le même prénom Sanâ, mais la victime et l'enquêteur portent le même nom de famille, Abdelbâqî, sans qu'on puisse savoir si un lien existe entre eux [par exemple, p. 163]. Quant aux femmes précitées, sont-elles vraiment deux personnes différentes? Et qui est le personnage principal, cette soi-disant Sanâ Abdelbâqî : «Ne me demande pas qui est S. A. [p. 306]? Est-elle un rêve ou une réalité [p. 89, 99]? Elle n'est rien [p. 173]. Le narrateur, étudiant en philosophie, la confond souvent avec la coiffeuse Sanâ Mâyil [p. 118, 130, 239, 248 : «Les deux Sana s'enlacent au point de ne plus faire qu'une femme», 268 : «Sana A. ressemble à Sana M., peut-être s'est-elle déguisée?», et quand il est avec une autre femme, ce qui lui arrive souvent, ou en particulier avec Rawda Miftâh, divorcée soi-disant conservatrice et mère de deux enfants, Sanâ vient interférer dans cette relation [p. 117, 289].

Le narrateur présente six personnages : les trois femmes dont on vient de parler, et trois hommes (un artiste ivrogne invétéré et deux instituteurs), amis du narrateur, plutôt pâles faire-valoir que réels partenaires [p. 20-29]. Ils se rencontrent tous dans un café [p. 90] où l'on boit beaucoup de vin et qui est le véritable centre du livre. La mort accidentelle, criminelle ou suicidaire de Sanâ Abdelbâqî, ouvrière du textile dans la banlieue de Tunis, ainsi que l'enquête qui est supposée s'ensuivre, est-elle le véritable ressort du roman? Non, apparemment. D'ailleurs n'est-elle pas le narrateur lui-même [p. 120]?

Ce qui est dit de l'ensemble des protagonistes peut se résumer dans cette observation laconique : «Nous sommes tous des salauds» [p. 156] ou «des animaux» [p. 304]. Mais ceux-ci sont présentés de manière relativement favorable : «La nullité n'est pas toujours stérile, défectueuse et méchante» [p. 105]. Les préjugés de la morale ne les concernent pas et leur existence en

(19) Voir AAN 1985, texte repris dans *Études*, p. 19-21. Aux références qui s'y trouvent, ajouter BRAHAM, *Le Temps*, 1 juillet 1987; 'ABBÂS, *Le Maghreb*, n° 95, 8 avril 1988; BÂRDÎ, *al-Masâr*, n° 2 (hiver 1989) p. 30-43; al-KILÂNÎ Muṣṭafâ : *Iṣḥâliyyât al-riwâya*, Carthage, Bayt al-Ḥikma, 1990, p. 124-128 et passim.

(20) al-ḤAWÂR Fraġ : *al-Mu'âmarâ*, Sousse, Dâr al-Ma'ârif, 1992, 342 p. Voir DJEDIDI Hafedh, *Le Temps*, 2 septembre 1992; al-ḤIDRÎ Muḥammad, *al-Ṣabâḥ*, 12 janvier 1993.

particulier sur le plan sexuel, est assez débridée. Dans le roman, la part de l'érotisme est grande. Ils ont appris à rire de l'horreur [p. 115]. Pour eux, le dégoût, c'est la vie [p. 137] et c'est la mort qui a de la saveur [p. 161].

Et le monde extérieur? Il apparaît très peu. On apprend incidemment que l'artiste meurt la première nuit du couvre-feu après les émeutes du pain, le 3 janvier 1984 [p. 24, 133, 186 et 199-204]. L'Institut de Presse et des Sciences de l'information est cité en passant [p. 122]. On parle de la Faculté des Lettres et du Foyer des étudiants, mais de façon complètement anonyme. On trouve même un petit anachronisme. En effet, le journal du narrateur parle de la première Tunisienne ministre au gouvernement dans les années 197... [p. 103], alors que le fait est arrivé seulement le 1^{er} novembre 1983.

Pour le narrateur, Noureddine Jaballah, le roman est le livre de l'initiation à la vie adulte dans la ville où le policier est partout, par l'intermédiaire du corps des trois femmes dont il partage simultanément ou alternativement le lit. Pourquoi poursuit-il ainsi les femmes? Pour lui, la jouissance n'est pas un simple jeu [p. 141]. Mais l'amertume l'emporte sur le plaisir. Et la mort des deux héroïnes est une défaite [p. 210].

En définitive, le livre se tient en lui-même [p. 12] et, d'un tas de calamités, entre autres le suicide de Sanâ Abdelbâqî et la condamnation à mort de Sanâ Mâyîl pour assassinat de l'inspecteur Mohsen Abdelbâqî qui tentait de la violer, le narrateur a composé un poème [p. 169], mais c'est de la poésie hermétique [p. 42]. Ce serait donc encore une fois la langue qui constituerait la pointe du livre.

Quant au «complot», n'est-il pas contre le lecteur?

*
* *

Il avait publié son premier roman, «Recueil des confessions et des secrets» (21) la même année que Frej Lahouar et se situait aussi dans une perspective de recherche dans le domaine de l'écriture littéraire qui le menait à la limite de l'hermétisme. De nouveau, la même année, Slaheddine BOUJAH récidive avec «La couronne, le glaive et le corps» (22). Cette fois, l'auteur mélange à dessein les époques. Il s'agit d'un écrivain qui prépare une étude sur un marabout de la région de Kairouan et qui serait venu du Maroc en Tunisie au dix-septième siècle. Puisant dans les récits anciens ou dans les légendes, s'appuyant sur des chaînes de transmetteurs, faisant allusion à son enfance, l'auteur s'interroge toujours sur le sens de la création écrite. Il n'ignore pas les écueils qui l'attendent : «Les héros du livre sont un des aspects de notre impuissance»

(21) *Mudawwanat al-î tirâfât wa l-asrâr*, Tunis, Cérès, 1985, 93 p. Voir AAN 1985, p. 869, repris dans *Études*, p. 18-19. Aux références qui s'y trouvent, ajouter al-KILÂNI Muṣṭafâ, *al-Ṣabâḥ*, 15 juillet 1986 et *Iskâliyyât*, op. cit., 121-124 et passim; al-MAS'ÛDÎ, *al-Ṣabâḥ*, 23 et 30 décembre 1987; interview dans *al-Ṣabâḥ*, 27 décembre 1988.

(22) BÜĞÂH Şalâh al-Dîn : *al-Tâğ wa l-ḥaṅḡar wa l-ğasad*, Le Caire, Dâr Su'âd al-Ṣabâḥ, 1992, 161 p. [en enlevant les nombreuses pages blanches, il reste 110 pages de texte].

[p. 92]. Toutes les fictions ne mènent-elles pas au même point? A force de chercher à découvrir les secrets de sa propre narration, l'auteur n'aboutit-il pas à une impasse : «Je suis un texte qui se contemple lui-même» [p. 18]? La place de l'énonciateur est constante et le narrateur est-il encore crédible? [p. 57] L'entreprise finit par lasser. Manifestement, l'auteur se situe au croisement de deux influences : la première est celle du style du Tunisien Mahmoud Messadi et son retour à une langue basée sur le classique, la deuxième est celle de la construction du livre comme l'a conçue l'Égyptien Jamal Ghitani en 1974 dans son roman *Zinī Barakāt*, avec le recours au patrimoine historique arabe.

*
* *

Décidément, Fadila CHABBI n'a pas fini de nous surprendre. Après la publication de son deuxième recueil de poèmes : «Les nuits aux cloches pesantes» (23), puis de son troisième : «Les jardins géométriques (24), tous deux en arabe littéraire, elle a publié l'an dernier un petit livre en arabe dialectal : «Tigelles» (25). Et la voici qui se lance dans le roman avec : «Le nom et les bas-fonds» (26). Le livre commence par une longue et remarquable introduction académique de Fatma Lakhdar [p. I-XXVIII], dans laquelle elle présente les thèmes [L'acte d'exister, c'est créer la beauté par le jeu du verbe], insiste sur les aspects formels de l'écriture [allitérations, contrepéties, suppression du *ta* féminin, influence du discours coranique, récurrence de *urjūha* (14 fois) et *tadallā* (8 fois)] et relève l'hermétisme de la démarche.

Mais il me semble que la préfacière n'est pas allée assez loin. D'autre part, concernant le titre, «le nom» [p. 49, 144, 176, 188], dans l'œuvre de Fadila Chabbi, désigne la propre personne de la poétesse. Et «les bas-fonds» [p. 33, 77, 123, 124, 131, 146, 188] englobent le reste de l'humanité. Par ailleurs, la couverture du roman représente, sur les 2/3 de sa surface, le visage de l'auteur elle-même, ce qui exclue les autres. D'autre part, quand la préfacière affirme que l'auteur prétend à la quasi-prophétie, elle s'arrête à mi-chemin. En effet, le livre refuse tout ce qui n'est pas la narratrice s'exprimant indifféremment aux trois personnes du singulier et à la première personne du pluriel. Ce refus comprend toutes les paternités [p. 5, et p. 15 : «Père et mère sont des innovations linguistiques»], les lois humaines [p. 50], la civilisation et la nature [p. 51], les contraintes terrestres [p. 184]. Car tout cela est source de peur [p. 23, 26, 39, 78, 102, 185]. Puisqu'elle fuit ces réalités [p. 15, 23, 45, 66] et que rien n'existe hors d'elle, la narratrice, en fait, est créatrice [p. 34, 140] d'autre chose, elle devient même Dieu : «Jouer avec la langue comme Dieu» [p. 33], «Si je commençais le texte, je deviendrais l'alliée des Dieux» [p. 149], «Le nom n'a pas de place, car il est le lieu éternel (*ṣamad*), l'unique, le seul (*aḥad*)» [p. 176]. Mais cette autre chose est l'univers des lettres : «Nommer les choses» [p. 125], de l'écriture :

(23) Voir AAN 1988, repris dans *Regards*, p. 93-99.

(24) Voir AAN 1989, repris dans *Regards*, p. 115-116.

(25) Voir AAN 1991.

(26) al-ŠABBI Faḍila : *al-Isim wa l-ḥaḍīq*, Tunis, s. éd., 1992, 191 p. Voir interviews dans *al-Šabāḥ*, 24 novembre 1992; *al-Ḥurriyya*, 29 octobre 1992. Articles de BEN MILAD, *La Presse*, 15 décembre 1992; *al-Waḥda*, 30 janvier 1993; MUḤTAR Āmāl, *al-Šabāḥ*, 13 février 1993.

«Les lettres s'infiltraient jusqu'à mon corps» [p. 63]. Ainsi, le livre se suffit à lui-même. On n'en veut pour preuve que les nombreuses allusions ou citations de l'auteur par elle-même [p. 10, 37, 71, 91, 170, 181].

Ce nouveau monde, à l'intérieur du livre, semble situé dans l'espace urbain de la ville de Tunis où plusieurs lieux géographiques sont explicitement nommés et où sont retracées les principales étapes de la vie de l'héroïne annonçant le caractère autobiographique du roman. Mais en réalité, l'Histoire se réduit à celle de la «femme-jumeau» [p. 64], «sans appui humain» [p. 41], principe et fin de toute chose : «La vie est féminine» [p. 38], union du règne végétal [p. 11, 80, 114], animal [p. 47, 66, 115] et minéral [p. 25, 157] : cette synergie est illustrée par l'alliance du concret et de l'abstrait. On rejoint ici, une nouvelle fois, les précédents recueils poétiques de l'auteur. Le livre ne raconte qu'elle (*taquṣṣu li-l-hiya*) [p. 6]. Nul étonnement alors à ce qu'elle «traverse les choses et les gens dans une quasi inconscience» [p. 39]. La mort est omniprésente et le seul moyen efficace de lutter contre elle reste le poème. C'est lui qui pourrait éventuellement rapprocher «le nom» des «bas-fonds», l'auteur du monde qui l'entoure. Alors peut-être seront vaincus la solitude [p. 83 et 155; «le silence est un complot contre moi» p. 104] et l'expatriement [*al-ḡurba*, p. 87] dans l'existence.

*
* *

Le dixième livre de fiction de Mohamed Hédi BEN SALAH a pour titre : «L'éclat de la repentance» (27). L'auteur poursuit ici une œuvre commencée depuis dix-sept ans (28) et maintenue avec courage, puisque ses trois derniers romans ont été publiés à compte d'auteur.

La construction de son nouveau roman est apparemment simple et symétrique : un grand chapitre central entouré de deux chapitres plus petits, eux-mêmes précédés et suivis d'une introduction et d'une conclusion. Ceci dit, le texte est un fouillis invraisemblable dans lequel l'auteur continue de régler ses comptes. Alors qu'il s'agissait des écrivains dans son roman de l'année dernière, il s'en prend cette fois aux journalistes, sans oublier d'épingler au passage médecins, avocats, ingénieurs, pharmaciens, députés et juges. Y a-t-il une intrigue? Difficile de le dire, si tant est que le lecteur accepte de poursuivre après l'introduction. Certes la réalité est complexe. Mais pourquoi les romanciers tunisiens s'escriment-ils à la compliquer encore, quitte à décourager le public?

Le personnage principal est journaliste et le livre est parsemé de morceaux précis de reportages et d'enquêtes qu'il aurait effectués, ainsi que des témoignages qu'il aurait recueillis. En revanche, on suit mal son évolution propre à travers un dédale d'informations distillées sans ordre. On comprend cependant que ce journaliste a des scrupules tardifs sur la manière dont il s'est

(27) IBN SĀLIH Muḥammad al-Hādī : *Al-q al-tawba*, Tunis, Bouzid, 1992, 162 p. Voir BEN OUANES, *Le Temps*, 27 janvier 1993.

(28) Voir AAN, 1988, p. 898-901, repris dans *Regards*, p. 86-89; AAN, 1990, p. 975-976 repris dans *Regards*, p. 131-132; AAN, 1991. Ajouter aux références l'interview dans *al-Ṣaḥāfā*, 21 avril 1992; BEN OUANES Kamal, *Le Temps*, 17 juin 1992.

acquitté de son métier dans un pays du Tiers-Monde. Selon lui, l'exercice du journalisme est basé sur l'hypocrisie et l'opportunisme. Cela devient aussi une manie, chez les romanciers tunisiens, de vouloir toujours mêler le rêve et la réalité. Serait-ce la seule technique romanesque?



Ibrahim DARGHOUTHI n'est pas un inconnu. Né le 31 décembre 1955 à Mahassen dans le Jérid, il commence par publier un recueil de nouvelles : « Les palmiers meurent debout » (29). Mais il doit surtout sa célébrité parce que son deuxième recueil de nouvelles, « Le pain amer » a été saisi dans les librairies peu après sa publication. C'est ainsi que l'auteur a défrayé la chronique (30). Il s'agissait alors de mettre en écriture littéraire les journées d'émeute qui ont accompagné l'augmentation du prix du pain en 1984, ainsi que le phénomène de la corruption dans les pays du Golfe où les Tunisiens sont amenés à émigrer pour des raisons économiques. On trouve aussi des allusions au coup d'État qui risque de se retourner contre son instigateur et à un certain nombre de turpitudes de la société d'aujourd'hui.

Cette fois, il choisit un éditeur étranger pour publier son premier roman : « Les derviches reviennent en exil » (31). Le nombre de pages ne doit pas faire illusion sur le volume du livre. En fait, ce texte contient 140 pages effectivement imprimées et si l'on enlève toutes les citations, parfois longues, des autres auteurs, il faut encore diminuer la part du signataire. Se pose d'emblée le problème de l'énonciateur. L'auteur éprouve lui aussi le besoin de justifier son entreprise d'écriture littéraire. D'autre part, il puise également dans le patrimoine historique et légendaire arabe pour alimenter sa prose. Il est remarquable de constater comment ce phénomène d'appui sur le patrimoine prend de l'ampleur, puisqu'on le trouve tout autant chez de jeunes auteurs égyptiens ou algériens. Quels facteurs ont-ils pu jouer pour cette prise de conscience?

Le roman se présente sous forme de plusieurs enchâssements ou inclusions. Je passe sur un chapitre entier composé d'extraits de fioretti attribués aux saints populaires. Dans tout le livre, le lecteur est plongé dans une atmosphère de merveilleux. Le cadre proprement actuel du récit se limite à la présence dans une oasis du sud tunisien d'un Français, peut-être un indicateur, qui s'installe là et s'interroge sur tous les aspects de la vie sociale locale. L'impression qui ressort de l'ensemble est qu'il s'agit en fait d'un recueil de nouvelles. Ni le souffle, ni la cohérence d'un roman ne sont présents.

(29) al-DARGHOUTI Ibrâhîm : *al-Naḥl yamûtu wâqifan*, Sfax, Šâmid, 1989, 97 p.

(30) *al-Ḥubz al-murr*, Sfax, Šâmid, 1990, 85 p.; voir *al-Šabâḥ*, 18 mai et 11 juillet 1990 pour la censure [sur ce problème précis, voir aussi mes deux précédentes chroniques dans l'AAN]; MISBÂḤ, *al-Šabâḥ*, 31 juillet 1990; KEFI, *Le Temps*, 8 août 1990; BLŪZA, *al-Ḥurriyya*, 11 av ril 1991; *al-Nâqid*, septembre 1991; ĠLÂSÎ, *Réalités*, n° 313, 6 septembre 1991; ŠIBÎL, *Qīṣas*, n° 97, juillet-septembre 1992, p. 97-103.

(31) *al-Darâwiš ya'ûdûna ilâ al-manfâ*, Londres, Riyâḍ al-Rayyis, 1992, 206p.

Reste le premier roman de Ali YOUSFI, né à Tunis en 1950 : «L'heure des lutins» (32). L'auteur a participé au mouvement d'Avant-Garde littéraire de la fin des années soixante comme critique littéraire (33). Il publie ensuite un recueil de poésie qui ne manque pas d'originalité (34). Mais surtout, il traduit «L'automne du patriarche» de Gabriel Garcia Marquez, dont l'influence est visible sur le présent roman, et «La porte verte» de Miguel Angel Asturias, ainsi qu'un roman japonais.

Peu de livres tunisiens sont publiés à l'étranger et l'on se demande toujours pourquoi celui-ci a été choisi de préférence à tant d'autres. Dans le cas présent, il a obtenu le prix 1992 de la revue *al-Nâqid* pour le roman. Le titre demande une explication. J'ai traduit *binkâ* par «lutin», parce que c'est ce qui correspond le mieux, dans notre tradition, à ce que l'auteur explique [p. 38-39, 73 sq, 113 sq, 137 sq, etc...] : de petits êtres, facétieux, doués d'ubiquité et qui interviennent dans la vie des hommes. Quand on cesse de les voir, on meurt. Le tonnerre est un de leurs rois. Ils apportent les secrets des morts. Ils sont bons et guérissent [p. 147-151]. Ce ne sont pas des légendes [*ḥurâfât*, p. 174] ! Ils se font rares après l'épandage des insecticides [p. 184]. C'est la grand mère Hassîniya qui en parle la première et même les neveux de la ville n'y comprennent rien [p. 206]. Mais *binka*, à la fin du livre, est la transcription arabe des Punks que l'ami du père trouve à Paris et qui l'assassinent [p. 276]. Les lutins ont leur «heure» [p. 114, 121, 163], celle du destin plus ou moins aveugle qui guide les êtres humains. C'est cette heure qu'adoptera le fils [p. 175] pour agir dans la vie. Elle s'oppose à l'heure de la modernité et qui sépare le père du fils [p. 211], l'heure de la corruption des fonctionnaires à tous les échelons de l'administration [p. 176-178].

Le roman retrace l'histoire d'une famille qui s'étage sur trois générations :

- le grand-père Yûnus, sa femme Hassîniya et son frère Habib;
- le père Ziyâd et sa femme Sarrâ, son frère Moncef, et sa sœur décédée;
- le fils Târiq, ses cousins Mirâs et Mausim (enfants de l'oncle Moncef) et Sawsin (fille de la tante décédée).

Tous ces personnages interviennent à un moment ou à un autre, mais l'intrigue se noue essentiellement entre le fils Târiq et le père Ziyâd, auxquels sont consacrées respectivement la première et la deuxième partie.

La première partie se passe au village de Djebba, sous le mont Gora, près de Thibar à 130 km à l'ouest de Tunis. C'est la campagne des années soixante, pas d'eau ni d'électricité. Le village commence à être abandonné en raison de l'exode rural. Le monde décrit est proprement fabuleux. On vit au milieu des esprits, des djinns, des ghouls, des lutins et des gnomes [*al-înûs*]. Les travaux et les jours de la famille sont décrits avec beaucoup de vie. Mais c'est une famille en perdition, dont la terre n'est plus exploitée. Elle est convoitée par un voisin. La vente progressive de cette terre donne lieu à des luttes acharnées et des règlements de compte entre les membres de la famille.

(32) al-YÜSFÎ Muḥammad 'Alî : *Tawqit al-binkâ*, Londres, Riyâd al-Rayyis, 1992, 302 p. Voir Yumnâ al-ÎD dans *al-Nâqid*, n° 59, mai 1993, p. 51-53.

(33) Voir son livre *Abḡadiyyat al-ḥiḡara*.

(34) *Ḥâfat al-arḡ*. Voir IBN ṢÂD IQ 'Alî dans *Le Maghreb*, n° 170 (29 septembre 1989) p. 32-34.

Malgré ces aspects négatifs, cette existence dans la campagne tunisienne est vécue par Târiq comme une période paradisiaque. A la fin du livre, cependant, il se réfugie en ville chez ses cousins.

Plusieurs morts hantent la trame du roman. On ne s'attardera pas sur celles nombreuses qui sont évoquées, en passant. D'abord celle de la mère [p. 27-34 et 297]. On aurait peut-être pu la sauver. Mais la famille est opiniâtre devant la mort, et cela depuis les plus lointains ancêtres. Ensuite la mort de la grand-mère [p. 114 et 159-161], femme à moitié folle qu'avait bien su apprivoiser Târiq et dont le monde intérieur s'arrête aux limites de sa mémoire. Pour elle, homme, arbre, source sont identiques. Rien ne se perd dans l'univers. Enfin la mort du grand-père [p. 170]. Ses histoires ont meublé la mémoire de tous les rescapés du village, mais maintenant la télévision, même si elle marche sur piles, lui fait concurrence. Chacun de ces départs a une influence décisive sur le déroulement de l'existence de Târiq.

En opposition au monde du village où habite le fils, celui de la ville, Paris, appartient en partie au père. Mais de quelle manière? Il y arrive par la porte de la misère et y exerce tous les métiers pour gagner sa vie. Ses relations avec les françaises lui posent des problèmes : même dans ces choses-là, il faut un peu d'amour, lui dit l'une d'entre elles [p. 190]. Que faire de son identité? «Si tu renies ton passé, ton avenir te détruira», lui dit son fils [p. 210]. Quel rapport existe-t-il entre nationalisme et racisme? C'est là que lui arrive un incident qui mettra fin à sa vie : il est volontairement contaminé du sida {«Vivre seul pour se préparer à mourir seul», p. 265} par une de ses anciennes compagnes. Ziyad est l'anagramme de la prononciation anglaise du sida : Aids [le destin est dans le nom, p. 286]. Pour se venger de ce meurtre dont est aussi victime son ami corse pied-noir Philippe, ils suppriment atrocement la coupable Liliane [p. 228-237]. «Tuer Liliane est un acte patriotique» [p. 250].

Comme plusieurs romans tunisiens de cette année, «Le temps des lutins» pose le problème de l'énonciateur. En effet, le texte est supposé écrit par le père, Ziyad [p. 284] : «me purifier par l'écriture» [p. 259]. Cependant il désespérait de l'écriture [p. 292]. Mais le texte est publié par son frère Moncef qui a, lui aussi, des velléités d'écriture romanesque [p. 294]. Dans le roman, il est ordonné au fils Târiq d'écrire un texte [p. 137]. Des questions sont posées sur ce que peut représenter le roman [p. 294]. L'écriture n'est-elle pas toute l'histoire?

Enfin, de même que les autres romans tunisiens de cette année, «Le temps des lutins» aborde la question du patrimoine. D'abord au niveau des noms des personnages principaux puisqu'ils respectent, de manière rigoureuse, la généalogie du conquérant arabe de l'Andalousie, Târiq ibn Ziyâd ibn Yûnus. Cette ascendance est explicitement rappelée par l'auteur [p. 138 et 198] qui épilogue également sur la défaite des Arabes devant Charles Martel [p. 271]. Ensuite, l'imaginaire du fils est alimenté par un gros manuscrit trouvé dans le gourbi familial : «Nouvelles et exploits du Petit Grand-Père» [p. 94]. Le personnage ainsi appelé est un des lutins les plus importants, celui qui guérit des blocages psychologiques ou de toute autre affection maligne [p. 147-151]. C'est un livre de magie populaire qui sera récupéré par l'oncle [p. 184]. De nombreux autres ouvrages historiques sont cités et leurs feuillets souvent se confondent [p. 101].

Poésie

Il m'a déjà été donné de présenter les précédents livres de Souf ABID (35). Il continue de publier une œuvre commencée voici une douzaine d'années. «Une aile hors du vol» est ainsi son cinquième recueil de poésie (36). Il est un bon représentant de la classe moyenne de la littérature. Voici, par exemple, quelques spécimens de cette poésie gentille et agréable :

La gare

La gare m'a appris ceci :
Si le train vient de partir,
ne t'essouffle pas derrière lui.
Car qui t'aime
t'aimera davantage
en attendant [p. 12].

Liminaire d'un temps nouveau

Deux yeux
deux lentilles de verre glacé
regardent, mais sans voir,

Deux parcelles élastiques
parcourues d'une aiguille sur deux lèvres
ni paroles ni bises.

Squelette de bois
sang d'eau
souvenirs d'argile
et souhaits nu-pieds
marchant sur une ruine
puis cendres sous tes pieds
c'est le ciel [p. 23-24].

C'est aussi un représentant de la classe moyenne de la poésie, Abdallah Malek GASMI, qui publie son deuxième recueil : «Ce cadavre est à moi» (37). Originaire du Sers, l'auteur est né à Tunis le 23 octobre 1950. Après ses études secondaires, il occupe divers emplois de fonctionnaire aux ministères de l'agriculture, de l'intérieur et de la culture. Son premier livre «Écrits sur le mur de la nuit» (38) date d'une dizaine d'années. Il doit sa célébrité aussi bien à

(35) *al-Ard* 'aṣṣā, voir AAN, 1980, p. 1122-1123, texte repris dans *Aspects*, p. 63; *Imra'a al-fusayfūsā'* et *Nawwārat al-maḥ* en 1984, voir AAN, 1985, p. 876, texte repris dans *Etudes*, p. 27; *Ṣadīd al-rāḥ*, voir AAN, 1989, p. 819-820, texte repris dans *Regards*, p. 117-118.

(36) 'ABID Sūf : *Ġanāḥ ḥarīḡ al-sirb*, Tunis, Nawras, 1992, 58 p. Voir SĀSĪ, *al-Ḥurriyya*, 22 mars 1990; BANNĀNĪ, *al-Ḥurriyya*, 26 avril, 3 et 10 mai 1990, ŠARĪF, *al-Ṣabāḥ*, 17 octobre 1990; BADWĪ, *al-Ḥayāt al-Taḡāfiyya*, n° 59, 1990, p. 60-66; interviews dans *al-Ṣabāḥ*, 9 février 1990 et *al-Ḥurriyya*, 23 juillet 1992.

(37) al-GASMĪ 'Abdallah Mālik : *Hādīhi al-ḡutta li!*, Tunis, MTE, 1992, 143 p. Voir GDĀWIN, *al-Ḥurriyya*, 21 mai 1992; 'Arbiya al-RWĀFĪ, *al-idpa a*, 20 juin 1992.

(38) *Kitābāt 'alā ḥā'it al-layl*, Tunis, al-Aḥillā', 1983, 60 p. Voir *al-Ṣabāḥ*, 1 mars 1983; HAMMĀMĪ, *al-'Amal*, 14 mars 1983; QĀSIM, *al-'Amal*, 4 avril 1983; 'ABID, *al-Ṣabāḥ*, 5 mai 1983; RAYIS, *al-'Amal*,

la page littéraire qu'il dirige au journal *al-Aḥbār* depuis 1984 qu'à ses activités au sein de l'Union des Écrivains de Tunisie. Il faut lire de nombreuses pages de circonstance avant de trouver quelques vers primesautiers :

Le Masque

Sur la scène,
les lumières le courtisent.
Le poète brille avec éclat,
souverain dans l'opulence.

Le public est prophète.
Il scrute le visage du poète.
Mais le visage est un masque.

Maintenant,
le public se disperse
et les lumières s'éteignent.

Maintenant,
ôte les fards de la bouffonnerie
et cherche ton visage
dans le silence de la salle [p. 57-58].

Quant à Naziha JDAYD, institutrice née en 1957 à Sidi Ameur, elle intitule son premier recueil de poésie : «Peindre en coquillages» (39). Il y est beaucoup question de la patrie vivant dans ses remparts, et le monde arabe, avec ses défaites, est évoqué à travers une vaste allégorie. Le personnage de la mère est également présent dans de nombreux vers. Enfin c'est peut-être le thème du périple qui pourrait donner son unité à ces fragments. On saura apprécier en particulier les *Qaṣā'id muḥarraba* [«Poèmes à fuir», p. 53-57]. Même si le papier du livre est de qualité, l'impression laisse à désirer : certaines pages sont illisibles, sur d'autres l'encre bave. Par ailleurs, la table des matières ne contient aucune pagination.

*
* *

Avec OULED AHMED, on est en présence d'un écrivain d'une autre trempe. En 1988, il publie deux recueils : «Cantique des six jours» et «Je n'ai pas de problème» (40). L'année suivante, il fait paraître un ouvrage composé d'articles : «Détails» (41). Et cette année nous vaut un troisième livre de poèmes : «Les

11 juillet 1983; interview dans *al-Ṣabāḥ*, 18 mars 1986; BLŪZA, *al-Ḥurriyya*, 22 février 1990; id., *al-Masār*, n° 6, été 1990, p. 109-115; QĀSIM, *al-Ṣabāḥ*, 20 août 1991.

(39) al-ĠDAYD Naziha : *al-Rasm bi-maḥār al-baḥr*, Sousse, Sa'idān, 1992, 109 p. Voir *al-'Amāl*, 8 décembre 1981; Kamel BEN OUANES, *Le Temps*, 27 mai 1992; Sālim al-LABBĀN, *al-Ṣāb*, 20 juin 1992; Naṣr al-dīn al-ḤRĪFĪ, *al-Ḥurriyya*, 27 août 1992.

(40) Voir AAN 1988, p. 910-911, repris dans *Regards*, p. 102-103.

(41) *Tafāṣīl*, Tunis, Bayram, 1989, 180 p.

flancs de l'eau» (42). Le ton de l'ensemble est pessimiste devant les changements qui surviennent dans le pays. S'agissant de son propre comportement, le poète est sans indulgence dans «Le registre des fautes» [p. 27-35]. Tout y passe : amour, poésie, patrie, langue, guerre, science... Ses invocations à Dieu sont volontiers iconoclastes, pour ne pas dire simplement blasphématoires. Comme beaucoup de ses semblables, il se prend évidemment pour un prophète [p. 41]. Et pour exprimer l'incompréhension vis-à-vis du poète, il choisit la langue tunisienne, que d'aucuns nomment dialectal. Voici quelques vers traduits par Nabil Radhouane :

«Il marche seul
et quand il a faim
il cueille une étoile
pour y griller un mot
Pleurent la nue et le ciel
S'éteint qui ne s'éteint
marchant comme un voleur
craignant de piétiner une rose
prudent dans son chemin
aride, aride
Même l'épine
ne voudrait pas qu'on l'y plante» [p. 43].

Théâtre

Moustafa FERSI est une figure marquante de la littérature tunisienne contemporaine. Né le 26 décembre 1931 à Sfax, il passe un DES de philosophie sur les Qarmates à Paris et occupe différentes fonctions : Directeur de la SATPEC, Chef de la division théâtre au Ministère de la Culture, Directeur de l'Information, Directeur des Lettres à la culture. Il fait longtemps partie du bureau exécutif de l'Union des Écrivains de Tunisie. Il vient enfin d'obtenir le Grand Prix de la Littérature en 1992 pour l'ensemble de son œuvre. Étant donné l'ampleur de son œuvre écrite (43), je me permets d'en rappeler les titres :

1. *Qaṣr al-riḥ*, Tunis, SNED, 1961, 159 p.
2. *al-Mun'araġ*, Tunis, STD, 1966, 221 p. [roman]
3. *al-Qanṭara hiya l-ḥayât*, Tunis, MTE, 1968, 289 p. [nouvelles]
4. *al-Ṭūfān*, Tunis, Dār al-Ġanūb, 1984, 80 p. [pièce créée en 1969]

(42) ŪLĀD AḤMAD : *Ġunūb al-mā'*, Tunis, Cérès, 1992, 85 p. Aux références déjà indiquées, ajouter les interviews dans *al-Ṣabāḥ*, 3 juin 1989, 28 mai 1991 et 14 avril 1992; *Réalités*, n° 313, 6 septembre 1991; études de RADHOUANE, *Le Temps*, 15 février 1989; BLŪZA, *al-Ṣabāḥ*, 8, 9 et 10 mars 1989; ĠĀBILLI, *Maghreb*, n° 166, 1 septembre 1989; MUḤTĀR, *al-Ṣabāḥ*, 17 septembre 1991; IBN RAĠĀB : *al-Ṣabāḥ*, 19 novembre 1992; RADHOUANE, *Le Temps*, 16 décembre 1992.

(43) Voir AAN 1979, p. 1312-1313 et AAN 1981, p. 1198, repris dans *Aspects*, p. 75; *Regards*, p. 21-30. Ajouter à ces références, BRAHAM, préface à l'édition d'*al-Ṭūfān*; FĀSĪ Muṣṭafā : *al-Baṭal fī l-qīṣṣa al-tānusiyya*, Alger, al-Mu'assasa al-Waṭāniyya li-l-Kitāb, 1985, p. 342-344 et 374-375; al-ĠUZZI, *al-'Amal*, 14 mai 1987; ṬARSŪNA Maḥmūd : *Mabāḥiṭ fī l-adab al-tānusi al-mu'āṣir*, Tunis, s. éd., 1989, p. 63-83; al-KILĀNĪ, 1990, *op. cit.*, p. 42-44, 106-114 et *passim*; ĀSŪR al-Munṣif : *Bunyat al-ġumla al-'arabiyya bayna l-tahlīl wa l-naḥariyya*, Manouba, Université, 1991, 327 p.; ĀṬIYYA Muṣṭafā, *al-Hurriyya*, 28 mai 1992.

5. *al-Fitna*, Tunis, Dâr al-Kutub al-Šarqiyya, 1971, 175 p.
6. *Rustum Ben Zâl*, Tunis, STD, 1972, 147 p. [pièce écrite avec Tijani ZALILA]
7. *Sariqtu l-qamar*, Tunis, MTE, 1972, 125 p. [nouvelles]
8. *al-Ahyâr*, Tunis, MTE, 1973, 122 p. [pièce écrite avec Tijani ZALILA]
9. *Harakât*, Tunis, MTE, 1978, 127 p. [roman]
10. *al-Sanâbil*, dans *Hayât al-Taqâfiyya*, n° 4 (juillet-août 1979) p. 70-83 [pièce]
11. *Wal-fallin yahtariq aydan*, Tunis, MTE, 1981, 93 p. [pièce]
12. *al-Bayâdiq*, Tunis, MTE, 1992, 128 p. [pièce écrite avec Tijani ZALILA].

Pour la petite histoire disons que cette dernière pièce a été écrite en 1970 et qu'elle n'a jamais été jouée. «Les Pions» comprend deux parties. La première est intitulée «Les épis». C'est une situation coloniale dans laquelle les jeunes se révoltent contre la présence des étrangers qui possèdent leur terre, alors que les parents acceptent leur sort avec soumission. La deuxième partie s'appelle «La récolte». On y voit le chef de la révolution en place, tandis que règnent dans le pays passe-droits, corruption, crise économique et tous autres abus. La révolution est pourrie, le pauvre est toujours méprisé, le peuple vit dans la peur du tyran. Triomphe alors une nouvelle révolte à laquelle participe encore une jeune fille de la première partie, et approuvée cette fois par le vieux père, tandis que la mère trouve que toute révolution est un échec.

Noureddine OUERGI est présent sur la scène du théâtre tunisien depuis une vingtaine d'années avec la mise en scène de pièces telles que *al-Warda*, *Farhât ould al-kâhia* en 1978 (44), *Rhaiem* en 1980 (45), *Bi- 'ibârât uhrâ* en 1983, ou la composition de *Fağriya* [1984], *Nawwâr al-kâlatûs* [1985], *Habbat rummân* en 1986 avec le Théâtre de la Terre (46), *Turba bi-l- 'asal* [1987], *Habaq* (47) et *Nismat Rihân* [1988], *'ișq wa zunûd wa tây aħmar* en 1990 (48) et *Hâja uhrâ* [1991]. Dans le volume qui est publié cette année, sont regroupées deux pièces, l'une récente *Ilayki yâ mu'allimatî* et l'autre qui date de cinq ans *Habbat rummân* (49).

La première pièce met en scène deux institutrices, l'une expérimentée et l'autre débutante, qui mènent leur existence dans les montagnes du Nord-Ouest tunisien. Elles ressentent l'isolement, le dénuement, le manque de confort, le désarroi devant l'absence de lien avec l'extérieur. Dans leur quasi-réclusion, elles vivent un vrai psychodrame. Quant à la deuxième pièce, elle a pour actant principal la terre du village possédée par un féodal. Le sujet est l'héroïne

(44) Voir KEFI, *Le Temps*, 30 juin 1978; *L'Action*, 1 et 4 juillet 1978; *La Presse*, 1 et 4 juillet 1978; *Le Temps*, 7 décembre 1978; *Le Temps*, 7 décembre 1978; *Le Temps*, 14 juin 1979.

(45) Voir *Le Temps*, 17 décembre 1980.

(46) Voir al-'Ûrî Ramađân : «Qirâ'a nafsiyya li-masrahiyyat Habbat Rummân, qirâ'a fi l-hâdîd», dans *al-Hayât al-Taqâfiyya*, n° 50, 1988, p. 114-117 et IBN ĤAMÎD Riđâ : «al-Arđ wa l-intimâ' : qirâ'a iğtimâ' iyya simiyûlûgiyya li-masrahiyyat Habbat Rummân», *idem*, p. 118-124.

(47) Voir *al-Hurriyya*, 11 octobre 1988; IBN ĤAMÎD Riđâ, *al-Hayât al-Taqâfiyya*, n° 62, 1991, p. 100-114, texte repris dans *Dirâsât*, op. cit., p. 62-64.

(48) Voir *Le Renouveau*, 9 octobre 1990; al-FARŠÎSÎ Šâlih, *al-Šabâh*, 18 juillet 1990.

(49) al-WARĠÎ Nûr al-dîn, Tunis, Dâr Šihr, 1992, 183 p. Voir HMAIDI H., *La Presse*, 17 novembre 1992.

névrosée, partagée entre le village et la ville. L'objet est le labour, l'exploitation. Enfin la langue de ces textes est un arabe dialectal très travaillé et poétique.

*
* *

Pour cette année 1992, on assiste à l'émergence massive de la critique universitaire dont l'extension déborde largement la production tunisienne proprement dite. La deuxième observation importante, c'est que dans le domaine de la création littéraire, aucun nouveau talent n'apparaît de manière décisive. Conforment en revanche leur présence dans le circuit, des écrivains reconnus comme Frej Lahouar pour le roman, Fadhila Chabbi et Ouled Ahmed pour la poésie. Moustafa Fersi pour le théâtre écrit et Nouredine Ouerghi pour le théâtre joué. D'autre part, alors que nous avons décelé un nombre appréciable de bons romans par rapport à l'ensemble de ce genre littéraire, en revanche, sur la vingtaine de recueils de poèmes de l'année, un seul émerge du lot. S'agit-il d'une désaffection momentanée ou de la naissance d'une tendance plus significative? L'avenir nous le dira (50).

Quant aux romans, ils manifestent globalement non seulement une tendance à recourir au patrimoine pour la composition ou l'intrigue. Comme on l'a souligné, ce fait peut venir de l'influence du romancier égyptien Jamâl al-Ghitâni. Certains critiques pensent, en outre, que la guerre du Golfe a fait perdre aux intellectuels arabes la confiance qu'ils pouvaient avoir dans les soi-disant valeurs occidentales et les a contraints à revenir à leur patrimoine historique comme source d'inspiration littéraire. Mais ils manifestent aussi l'importance soulignée explicitement de s'interroger sur le processus de la création littéraire. Et ceci répond à un désir d'apporter des lumières sur l'échec de l'intellectuel, et partant de l'écrivain, à faire valablement entendre sa voix dans le concert des événements qui secouent le monde arabe aujourd'hui. Ce n'est plus le système de l'éducation nationale qui laisse des traces profondes dans l'histoire contemporaine. La véritable école est la rue et le romancier se demande à quoi il sert... Dans l'un et l'autre cas, c'est la question de l'identité de l'homme arabe qui se pose.

J. FONTAINE
(IBLA – Tunis)

(50) Il faudrait pouvoir consulter la communication de Fraġ al-Ĥawâr *al-Riwâya wa l-turât*, présentée au colloque *Les racines culturelles du texte maghrébin*, tenu à Sousse en avril 1993.